

## Gérard Bessette, *Homo Ontarionensis* ?

Réjean Robidoux  
Université d'Ottawa

L'auteur de *L'Incubation* et du *Semestre* a élu domicile et vécu en Ontario, on peut dire, en continuité, depuis 1958 jusqu'à son décès, en 2005. Les trois années scolaires qu'il a passées à Québec ou à Montréal (1966-1967, 1969-1970, 1974-1975) — dont la première surtout avait été entrevue au départ comme un transfert décisif — n'auront été, tout compte fait, que des absences provisoires. En réalité la permanence ontarienne se trouve dans le devenir bessettien la dernière étape (définitive) à la fois d'un écart et d'un rapprochement par rapport au Québec, car avant de venir à Kingston il avait séjourné trois ans (1946-1949) à Saskatoon, un an (1950-1951) à New York et sept ans (1951-1958) à Pittsburgh. Au total, il a

donc jusqu'à son terme passé plus de la moitié de sa vie (47 années sur 85, incluant bien sûr les semaines et les mois de voyage à l'étranger, au Mexique, en Europe ou au Maroc) hors des frontières de la patrie première, ayant cédé, comme dit le personnage du *Semestre* « à l'appel-de-l'exil ou désir de fuite (comment savoir comment éclairer cette lanterne vacillante remontant au moins à la rupture-éclatement de [son] infantile *weltanschauung* et de [son] déménagement prépubertaire à Montréal [...] »<sup>1</sup>.

Ce long séjour à l' « étranger », on a pris l'habitude de l'appeler son « exil ». À ma connaissance, ce sont les interviewers du *Québec littéraire*<sup>2</sup> qui, les premiers, parlent ainsi. G. Bessette sera plus réticent à désigner de cette manière sa situation; en fait il n'emploiera ouvertement le terme qu'au stade de *Mes romans et moi* (écrit en 1977-1978), et il le mettra entre guillemets<sup>3</sup>. C'est Omer Marin, son alter ego du *Semestre*, qui utilisera finalement le mot en y joignant les nuances explicatives du point de vue proprement bessettien.

Je ne crois pas quant à moi que G. Bessette, du fait de son éloignement du Québec, ait éprouvé ce qui peut être un véritable sentiment d'exil avant le milieu des années 1960. Si je me mets dans sa peau, comme on dit, je pense qu'il s'est même trouvé longtemps plutôt heureux d'être *en dehors*. Il échappait de ce fait aux légendaires contraintes de la religion traditionnelle, du rigorisme janséniste, du duplessisme,

---

<sup>1</sup> *Le Semestre*. Roman, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1979, p. 178. (Abrév. dans la suite du texte : Sem.)

<sup>2</sup> Entrevue réalisée à Kingston, en 1973, par Yvon Boucher et Carole Michaud, dans *Le Québec littéraire*, I, Montréal, Guérin, 1974, p. 127-146.

<sup>3</sup> *Mes romans et moi*, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, coll. « Littérature », p. 123. (Abrév. dans la suite du texte : Mes romans.)

jouissant d'une liberté totale, lui que le puritanisme WASP<sup>4</sup> ne concernait absolument pas. Il n'avait du reste jamais été porté sur le nationalisme, même s'il reconnaissait Lionel Groulx pour son maître, au temps de ses études universitaires et après. Il se permettra certes plus tard, en classe, de « rares incursions-digressions politiques » (*Sem.*, p. 269), mais il n'est pas exagéré d'affirmer que, pendant bien longtemps, ne lui importaient guère (outre naturellement la bonne vie) que l'art et la littérature. Au début des années 60, il a perçu le problème canadien depuis son poste en retrait au Canada anglais, et je croirais qu'a pu jouer sur lui une certaine « influence », par exemple, d'amis « Canadiens » comme Glen Shortliffe, son collègue professeur de français à Queen's University, francophile reconnu et l'un des citoyens de Kingston-la-loyaliste « qui a le plus contribué à la bonne entente entre les deux principaux groupes linguistiques du pays », *dixit* G. B. dans l'éloge funèbre de son ami en 1969<sup>5</sup>. C'est pourquoi, lorsque la revue *Liberté* avait voulu consacrer un numéro spécial au séparatisme, en 1962, G. Bessette, nageant à contre-courant, s'y était opposé et s'en était expliqué dans un article intitulé « Dissidence<sup>6</sup> ». Les remous du Québec cependant ne le laissent pas indifférent, puisque, aussi bien, avec des livres comme *Le Libraire*, par exemple, grâce à qui « la parole vient au pays du silence<sup>7</sup> », il n'a pas peu contribué à une certaine émancipation générale.

---

<sup>4</sup> White Anglo Saxon Protestant.

<sup>5</sup> *Queen's Quarterly*, Autumn 1969, p. 563.

<sup>6</sup> Dans *Liberté*, n° 21, mars 1962, p. 127-132.

<sup>7</sup> Voir l'article de Jacques Allard dans les *Cahiers de Sainte-Marie*, n° 4, avril 1967.

Pour la première fois de sa carrière plus que simplement lancée, le professeur Bessette (à l'époque, déjà l'auteur de quatre romans publiés, dont deux, *Le Libraire* et *L'Incubation*, ont connu beaucoup de succès) enseigne une année scolaire dans une université québécoise, en 1966-1967 : il est à Laval, Sainte-Foy, Québec. Son statut est celui de professeur invité, avec une offre de continuer ensuite à demeure comme professeur régulier. Par prudence, il s'est fait mettre en congé, plutôt que de démissionner à Queen's (où on le remplace provisoirement par François Hertel, rapatrié de France pour l'année). Mais le dessein avoué de Bessette au départ était bien de rentrer au « pays » (c'est-à-dire au Québec) pour de bon. Or il ne mit pas grand temps à changer d'idée, puisque, après quelques semaines seulement d'année scolaire, il avait déjà pris la décision de revenir à Kingston l'année suivante. (Personnellement, j'ai été mis au courant de toute l'affaire par G. Bessette lui-même, au moment du fameux colloque Nelligan à McGill, en 1966; j'ai de bonnes raisons de m'en souvenir.)

On doit prendre au pied de la lettre et l'appliquer à l'auteur la relation de l'expérience lavalloise que donne Omer Marin dans *Le Semestre*, écrit une douzaine d'années plus tard :

[...] jamais [il] ne s'était plus viscéralement rendu compte de la dualité schizophréneuse de son pays qu'au cours de l'année où professeur à Laval P.Q. il avait troqué ses anglotes [c'est ainsi qu'il désigne dans le roman ses étudiantes kingstoniennes] pour des étudiants canadiens-français en passe de s'appeler Québécois et prompts à projeter sur lui leur hargne antiparentale antiestablishmentou antitout, contristes jusqu'à la moelle c'est-à-dire jusqu'à l'inconscient – à quelques exceptions près [...] (*Sem.*, p. 269)

Cette année à Laval fournit au *Semestre* l'un de ses thèmes lancinants : ayant « été ce que les anglos appellent *a comedy of*

*errors* », il n'est pas étonnant qu'elle ait laissé à Omer Marin-Gérard Bessette « une impression d'irréalité onirique » et que « mi-exilé dans sa drôle de province-État », le prodigue à peine de retour au Québec ait passé une longueur d'année à se demander : « Suis-je ici parmi les miens dans ma patrie? » (*Sem.*, p. 170).

Bien sûr les difficultés de cette « drôle de frustrante année instructive » ne sont pas uniquement (et peut-être pas d'abord) reliées à l'effervescence politique. Le professeur, qui au surplus donnait éperdument dans la psychanalyse freudienne, « s'était senti en présence d'une nouvelle race-génération et leurs "échanges", reposant avant tout sur la projection mutuelle [ils] s'étaient séparés comme deux imagos » (*Sem.*, p. 71). En somme, il prenait conscience de ce que « les anglotes étaient beaucoup moins malicieuses-agressives que les Québécois(es) dont certain(e)s du temps qu'il fantasmait tout haut dans les amphis lanallois lui avaient décoché quelques flèches (à lui ou à leur imago parentale) sans doute parce qu'ils ou elles avaient collectivement plus souffert que les anglotes bien tranquilles lesquelles se montraient (peut-être) douces et délicates à son égard parce qu'elles ressentaient (comment savoir) à l'égard des Canayens ou Québécois une espèce de culpabilité » (*Sem.*, p. 73).

Le fait est incontestable et les raisons sont multiples : il s'était senti « plus dépaysé dans ce milieu qu'à Narcotown [c'est le nom gentil – littéralement : *ville de l'engourdissement* – qu'il donne dans ses romans à Kingston, Ontario] peut-être surtout à cause de l'organisation des études [...] mais était-ce bien à cause de cette bizarrerie-absurdité que Marin avait douze mois plus tard retransporté ses pénates à Narcotown? N'était-ce pas

plutôt parce que la tension la nervosité ambiantes [...] auraient marqué la fin de sa carrière littéraire (mais comment savoir comment être sûr)? » (*Sem.*, p. 78-79).

Cependant que, en 1958, l'installation à Kingston (Ontario) de l'homme venant de Pittsburgh (Pennsylvania) ressemblait à un rapprochement du Québec, c'est décidément un écart que représentait, en 1967, le retour à Narcotown. De ce moment date une attitude, qui se reflétera définitivement, non certes de « Canadien errant », mais, à coup sûr, de « Québécois hors Québec ». Quand le romancier passe à Montréal son congé sabbatique de 1969-1970, le séjour québécois a bien quelque chose de « nécessaire », mais il est vécu tout au long comme « transitoire ». Il en ira de même en 1974-1975, et jusque dans l'achat d'une petite maison-pied-à-terre à Montréal (quartier Hochelaga) en 1975; la participation de G. Bessette à la « vie » québécoise — commerce (au sens figuré du terme) assidu avec les parents, les amis, les écrivains, les éditeurs, les revues etc. — se concrétise dans un mode de visites plus ou moins étendues : « quelques sporadiques incursions à Montréal cet autre milieu étranger où je n'entretiens que d'anémiques-épidermiques relations » (*Sem.*, p. 258).

À cette question qu'on lui posait : « Est-ce que le climat politique, social et intellectuel du Québec a entraîné votre "exil"? », G. Bessette répondait :

J'en suis venu à me demander si je n'avais pas une vocation à l'exil [...]. Par rapport au Québec comme par rapport à presque tout, je pense que j'ai des sentiments ambivalents et peut-être ai-je toujours eu des sentiments ambivalents à l'égard du Québec. Ça veut dire : à l'égard du milieu, à l'égard de mes parents aussi. Nous avons tous des sentiments ambivalents et je ne me suis rendu compte des miens que depuis assez peu de

temps. Je pense que c'est l'ambivalence qui caractérise mes rapports. Ça veut dire qu'ils sont très forts, très intenses. Ce sont les sentiments les plus forts qui sont les plus ambivalents. Mes sentiments envers Kingston sont ambivalents. Mes sentiments envers Saskatoon, où j'ai habité, étaient ambivalents... Mais ils sont particulièrement intenses vis-à-vis du Québec, me semble-t-il.<sup>8</sup>

De telle manière, en définitive, qu'il peut déclarer en toute vérité, dans une autre interview :

Oui, je me sens québécois, mais peut-être pas complètement. Je me sens un peu étranger quand même, parce que la moitié de ma vie maintenant s'est passée hors frontières, [...] Je ne sais si je me sentirais moins étranger si je n'avais pas quitté le Québec. Bien des Canadiens français de ma génération (il n'y avait pas de Québécois à l'époque) qui n'ont jamais quitté « Terre Québec » se sentent aussi... mettons un peu déphasés...<sup>9</sup>

C'est bien là, je crois, la clef de compréhension de sa « weltanschauung », comme dirait Omer Marin.

Il a donc choisi de vivre à Kingston-Narcotown, « petite ville limbeuse-somnolente » (*Sem.*, p. 265), le moment venu de prendre sa retraite (anticipée), en 1979. Un pareil choix apparaît extrêmement significatif, quand on connaît « la *domocentrie* » de Gérard Bessette : « je suis *homecentrique* [...] il me faut une *home base* un port d'attache une demeure-refuge » (*Sem.*, p. 47).

Ainsi immergé dans une collectivité anglophone et avec toutes les attaches qu'il garde du côté de son Québec originaire (on pourrait dire : primal, au sens strictement psychanalytique), il est très conscient de

---

<sup>8</sup> *Québec français*, décembre 1980, p. 35.

<sup>9</sup> *Voix et images*, I, 3, avril 1976, p. 325-326.

L'éternelle question-conflit psycho-linguistico-politique de son drôle de pays schizophrène où la plupart des anglos unilingues macérant dans leur (insécure) complexe de supériorité et leur inaptitude à l'acquisition d'une langue seconde (peut-être à cause de l'extrême simplicité de la leur) réagissaient avec hostilité lorsqu'ils entendaient du français et *a fortiori* lorsqu'on s'adressait à eux dans cette langue parce que cela (au plan affectif) les infantilisait les reportait à la lointaine époque où ils ne pouvaient suivre la conversation des adultes (*Sem.*, p. 211)

Il le dit à sa façon, mais au fond il n'est pas un cas unique, et j'en connais bien d'autres qui pensent comme lui, dans une situation à peu près analogue :

Je suis né dans un foutu pays sous-développé se disait Marin en se demandant lequel des deux groupes linguistiques avait le nombril le plus humide – ce qui n'empêchait pas Omer de rester viscéralement attaché à la minorité sienne (même si elle le frottait souvent à contre-poil) parce qu'elle était moins arrogante-confite que l'autre dans son myope complexe de supériorité – un foutu pays [...] mais Omer ne se souhaitait pas Français car il restait intensément (absurdement?) attaché à sa québécoisité bien qu'il eût quitté le Québec depuis trente et quelques années (mais cela découlait peut-être – comment savoir? – de son bénin complexe spatial claustro-domo-agoraphobique) – de toute façon pour lui les jeux étaient faits, il ne retournerait plus dans sa province (-État?) natale sauf peut-être à titre de retraité (*Sem.*, p. 213)

[...] conviction de vivre dans un insoluble hypermercier politico-linguistico-(con)fédéraste *a mari usque ad mare* dont Marin n'aurait pu faire (partiellement) abstraction qu'en ne lisant point les journaux imprimés-parlés-télévisuels (*Sem.*, p. 214)

Et encore :

[...] j'ai vécu je vis dans cette mer anglophone [...] dont les vagues déferlent constamment aux frontières et même à l'intérieur d'un Québec qui a enfin décidé de se défendre –



comme moi je me défends à ma façon solitairement retiré dans mon cabinet comme un moine dans sa cellule ou bien dans cette autre cellule : la salle de classe [...] où je répands diffuse à ma façon sinueuse-digressive (dilateuse de rates anglotes) cette littérature naguère canadienne-française maintenant québécoise (le changement n'étant pas que terminologique se disait Omer) à laquelle j'ai consacré tant d'efforts et d'années finissant par y acquérir une modeste réputation en même temps que — ô ironie — un sentiment de demi-étrangèreté vis-à-vis de la province dite belle (en train de se muer laborieusement en État) évolution tâtonnante qu'Omer suivait avec un intérêt passionné mais néanmoins distancié depuis sa niche sa cellule qui lui rappelait peut-être sa lointaine enfance protégée-emmitouflée au cœur de Saint-Césaire où il servait régulièrement la messe dans la chapelle du couvent ou à l'église (*Sem.*, p. 178)

...Drôle de simili-immigré, tapi dans une niche-cellule en retrait, à Kingston (Narcotown) Ontario, borne d'arrivée « d'un *homo québécois* (de naissance) devenu par une série hasardeuse de circonstances un *homo* (à demi) *ontarionensis* ambivalent et compulsif scriptomane » (*Sem.*, p. 133-134).

Gérard Bessette n'a pas cherché systématiquement dans son œuvre à représenter les lieux qu'il a hantés, pas plus le Québec en général que l'Ontario, et il a par exemple davantage décrit la savane imaginaire et fantasmatique des *Anthropoïdes* que le cadre réaliste de Saskatoon, de New York ou de Pittsburgh où il a pourtant vécu plusieurs années. Le déploiement de l'espace est toujours relatif chez lui à l'être et au devenir des personnages particuliers. Il n'empêche cependant que l'écriture reste la projection de soi dans des dimensions personnelles identifiées, et l'on comprend, sous ce rapport, que l'alter ego Omer Marin soit « depuis quelques années convaincu que son attitude vis-à-vis de l'espace constituait une des clefs de son comportement et de son caractère » (*Sem.*, p. 46).

*L'Incubation* (1965) et *Le Semestre* (1979) se situent expressément à Narcotown, qui de l'aveu répété de l'écrivain est à l'image de Kingston, Ontario. Mais sans doute à cause du mode d'implication de l'auteur dans chacun des deux romans, les réalités topographiques et humaines n'ont pas la même immédiateté. Dans *Mes romans et moi*, de même que dans la seconde partie (polémique) d'un article publié à l'automne 1980 pour le cinquantenaire de *Université of Toronto Quarterly*, G. Bessette insiste énormément sur le fait que « *L'Incubation* raconte un drame qu'[il a] vécu réellement et en fantasmes », mais « avec force déformations et déplacements », comme il se doit (*Mes romans*, p. 107). Peut-être parce que le narrateur, qui est le seul parlant français parmi les personnages, se situe malgré tout un peu en dehors, comme un « témoin passif » (*Mes romans*, p. 97) d'une histoire qui se joue entre pantins indigènes ou importés et qui fait l'objet d'une évocation onirique, ce qui relève de la couleur locale est fortement marqué au coin de la satire, qu'il s'agisse du conformisme WASP et bourgeois (description du salon des parents de Maggie à Toronto<sup>10</sup>, après celui de Maggie elle-même, à Narcotown), du dévergondage ennuyeux des bambochards de la puritaine province (soirée « dolceviale » avec l'érotomane torontois<sup>11</sup>), de la toquade chevaline d'un riche Anglo désœuvré (rituel sacré de la jument égotante<sup>12</sup>), etc. Comme il reste très vaguement décrit, le campus de *L'Incubation* peut être celui de n'importe quelle université anglaise un peu ancienne de l'Ontario, cependant que la bibliothèque, qui joue un rôle important dans l'histoire, en est

---

<sup>10</sup> *L'Incubation*, p. 46, 108, 125.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 126 ss.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 129 ss.

réduite physiquement à ses labyrinthes catacombesques<sup>13</sup> comme la Londres du temps de guerre à l'enfermement de son *underground* et à l'opacité claustrogène de son brouillard. Narcotown correspond à Kingston, moins en elle-même que par sa localisation depuis Montréal et sur la voie ferrée qui longe le fleuve : dans la première ébauche du roman, la ville nommée était London (Ontario), qui, côté engourdissement (*narkè*), n'a certes pas grand-chose à envier à la cité kingstonienne, sauf que G. Bessette n'y a jamais habité.

À l'opposé justement, je pense, parce que le personnage-acteur-narrateur du *Semestre* est le reflet – en un sens, plus vrai que nature – de l'auteur et qu'il se raconte *hic et nunc* dans sa concrétude spatio-temporelle, la réalité ambiante est évoquée dans ce deuxième roman avec une complaisance qui dénote un véritable attachement : Narcotown fait très Kingston, Princess University est vraiment Queen's (avec ses pavillons, ses bureaux et ses salles de cours), et sous les noms à peine déguisés on reconnaît aisément le *City (Municipal) Park*, les *Jingo (Simcoe) Apartments*, etc., au bord du lac Ontario avec Wolfe Island au large.

Je relèverai et soulignerai simplement les notations les plus significatives, et d'abord ce « City Park biquotidiennement traversé depuis des années », qui dans l'« espace intime » de Marin (Bessette) « constituait un lieu puissamment investi » (*Sem.*, p. 46). Ce parc, qui apparaissait déjà, mais bien plus abstrait – lieu mythique hanté par « les précautionneux vieillards pantinesques sclérotiques », – dans *L'Incubation* (p. 59), est ici un coin très reconnaissable où l'on retrouve bien le palais de justice, la statue de Sir John A. Macdonald, le soldat du

---

<sup>13</sup> « Ce troisième poussiéreux lugubre sous-sol » (*L'Incubation*, p. 122.)

monument aux morts et les antiques ormes décimés par le *Dutch Elm disease*. O. Marin décrit en détail son itinéraire par les rues du campus et à travers City Park jusqu'aux Jingo Apartments et s'arrête longuement au passage devant la plaque commémorative du poète Charles Sangster (1822-1893), né et mort à Kingston : « Moi aussi, soupire Marin, si j'étais un anglo on érigerait peut-être un jour une plaque en mon honneur mais ça me ferait une belle jambe » (*Sem.*, p. 47). Et cette histoire de plaque, à force d'y insister – même ironiquement – finit par prendre de l'importance dans la relation du personnage à Narcotown :

[...] il s'arrêta devant la plaque commémorative consacrée au poète Charles Sangster qui avait passé une partie de sa vie à Narcotown comme journaliste puis fonctionnaire avant d'y prendre sa retraite et finalement d'y mourir et Marin qui se sentait encore bien vivant [...] se demanda si la Société historique de Narcotown lui érigerait jamais à lui une plaque, tout *frog* et *French-pea-soup* qu'il fût dans ce milieu naguère hostile et maintenant plutôt neutre envers les minoritaires (francophones) mais la possibilité d'avoir un jour sa plaque au fond d'une (quasi) parfaite indifférence même si par la force des choses et de l'habitude il éprouvait un certain attachement pour Narcotown sans doute à cause de sa tranquillité-absence d'inconvénients plutôt qu'en raison de qualités plus patentées-positives [...] ça faisait une belle jambe à Charles Sangster, maintenant décomposé dans quelque cimetière, d'avoir une plaque en son honneur dans le parc municipal (*Sem.*, p. 235)

Il a beau se dire détaché, Omer Marin (et, je suis sûr, Gérard Bessette) mise sur la fidélité de Narcotown :

[...] au fond se dit Marin je n'attends plus aucune sympathie de la part de quiconque, sauf peut-être à titre posthume si on lit encore mes œuvres mais alors je ne serai plus moi je ne serai plus rien et mes rêvasseries devant la plaque commémorative de Sangster (lorsque je traverse *City Park*) sur l'éventualité (improbable) que soit un jour érigé en ma mémoire un

rectangle bronzique analogue paraîtront (mais aux yeux de qui?) nauséusement hypomériques (*Sem.*, p.266)

La projection la plus intense, dont on ne retrouve à mon avis l'équivalent dans aucun paysage bessettien — pas même dans le Montréal de *La Bagarre* —, s'effectue dans les dimensions et les registres multiples d'une réalité de l'environnement narcotownien :

[...] moi si peu champêtre si peu enclin à la *pathetic fallacy* me projetant si peu dans Terre-Québec et encore moins dans Terre-Ontario [voire!] sauf dans le lac qui venait laper doucement la rive ou déferler avec fracas sous la fenêtre de son étude mais son attachement pour cette énorme masse liquide ne provenait-il pas de son rétrécissement là-bas dans la région des Mille-Iles de son étranglement pour donner naissance au fleuve géant sur les rives duquel habitaient la plupart des siens... (*Sem.*, p. 88)

On comprend que, « toujours debout face au lac [...] face à la double fenêtre hublot de son étude » (*Sem.*, p. 153), Marin reconnaisse dans cette force de la nature l'image de sa propre entreprise créatrice et qu'il le dise, au sommet du roman-bilan, dans un passage-synthèse complexe (que je citerai longuement parce que je le trouve littéralement inspiré) :

[...] exilé plus ou moins volontaire solitaire-ermiteux enfermé dans son cabinet d'étude encombré dont la double fenêtre enfin coite (car après s'être époumonné deux jours durant le suroît avait perdu le souffle) donnait sur le profond lac Ontario face à Wolfe Island dont clignotaient au loin les feux immobiles devant lesquels les phares et le réflecteur rotatif du traversier se déplaçaient avec lenteur, Omer au cœur gravitant de la nuit laissait son stylographe poursuivre par à-coups sur la page blanche son tracé d'insecte tenace qui (sentait obscurément Marin) avait pour lui valeur de symbole au tréfonds de sa gravis ténèbre (psychosomatique) androgyne instrument à deux jambages réunis en un seul fendu au centre d'une raie mince comme un cheveu le long de laquelle fluait

imperceptiblement depuis un cercle minuscule quasi ponctuel le noir *semen* capable de se perpétuer-revivre de génération en génération [...] son stylo à plume d'or quatorze carats dont la pointe le reliait au monde et lui permettait (seul replié dans sa coquille protégé des bruits externes par le chuintement de son ventilateur) de communiquer (ne fût-ce qu'à retardement) les ondes-fantasmes de son cerveau aux quelques cinquantaines d'anglos aux quelques milliers de Québécois qui lisaient le bizarre anachorète involutif dont la fenêtre donnait sur le lac Ontario à l'écoulement imperceptible, mais dont le(s) flot(s) n'en aboutissai(en)t pas moins au gigantesque entonnoir du fleuve Saint-Laurent et Omer Marin sentait-cénestésiait une analogie-correspondance entre la forme géante-jumelée du lac fluvigène et de son stylo liliputien dont le cercle quasi-ponctuel ou plutôt le réservoir figurait le lac et la fente médiane le fleuve géant (sur les rives d'un affluent duquel Omer avait hasardeusement vu le jour il y avait plus d'un demi-siècle) [...] Omer établissait fantasmatiquement un rapport entre ce lac gonflé-testiculaire se déversant dans le fleuve pénien et les écrits nombreux qu'il avait engendrés-enfantés dans cette ville vieillotte qui dans un sens convenait bien au besoin de calme et de tranquillité qu'il éprouvait de plus en plus intensément au fur et à mesure que passaient les années. (*Sem.*, p. 273-274)

L'admirable correspondance, mise en valeur dans ce texte, entre (d'une part) le lac-fleuve-pays primal-originaire-géniteur et (d'autre part) l'entreprise d'écriture, qui est en vérité la raison de vivre d'Omer Marin-Gérard Bessette, non seulement représente-t-elle de façon passagère l'éminence d'un acte éphémère, mais je croirais qu'elle assure en permanence à l'écrivain, dans la continuité d'une intense *pathetic fallacy*, la continuité d'un ressourcement tellurique.

Or la situation de Narcotown-Kingston dans l'espace-temps personnel de l'auteur est davantage encore précisée dans un fragment du même grand morceau lyrique sur le lac que j'ai omis et que je transcrirai à présent hors de toute fiction. Car

Kingston « anténonnée Fort Frontenac » (*Sem.*, p. 274), fait en quelque sorte éclater le hasard, dans l'existence de Gérard Bessette. Au témoignage, en effet, d'un archiviste qui l'a révélé à l'écrivain, il appert que Jean Bessède ou Bessette dit Brisetout, le premier et le seul du nom à venir en Nouvelle-France, soldat dans le régiment de Carignan-Salières, s'est trouvé censément présent aux côtés de son commandant, lors de la fondation du Fort Frontenac en 1673. Ce qui fait de Gérard Bessette aujourd'hui le plus raciné sans doute des Kingstoniens.

[...] dans cet historique fort Frontenac où il se trouvait (d'une part) assez près de son État-pays-province natal pour en sentir les remous-fluctuations-transformations et (d'autre part) assez loin pour que lesdites agitations-déferlements (qui devaient remonter le courant pour lui parvenir) ne le troublassent-remuassent pas outre mesure et inutilement (car qu'y pouvait-il qu'y aurait-il pu même s'il était resté au niveau villemarial-montréalais du triple fleuve naguère dépeint à son insu dans un roman démesuré-originel?<sup>14</sup>) – si bien que se disait Omer Marin qui faisait contre douteuse fortune bon cœur et cherchait peut-être à rationaliser son espèce d'exil en établissant une équivalence entre distance et distanciation (affective-esthétique) propice à l'élaboration de ses œuvres musait Marin [...] Je n'ai plus le choix les jeux sont faits *alea jacta est* il ne me reste plus qu'à continuer d'aligner sur le papier des parolades (quelles que soient leur qualité ou leur médiocrité) dont l'élaboration-déroulement est devenue la grande affaire de ma vie. (*Sem.*, p. 274)

Dans *Mes romans et moi* (p. 123), écrit en 1977-1978, Gérard Bessette s'interrogeait : « Dois-je rentrer au pays [c'est-

---

<sup>14</sup> Il s'agit ici du paragraphe final des *Anthropoïdes*, p. 295 : « Le sort en est jeté. *Alea jacta est* [...] je vivrai désormais en retrait de cette savane tant aimée (mais poreuse et fragile) et ne verrai qu'en imagerie solitaire (par-delà la mer-des-sables le musculeux fleuve géant que les sorciers Duracoudi-Sinaloké invoquent sous le nom guttural de Kébékouâ et sur les rives fécondes duquel naquit l'antique géniteur inconnu [...] à qui je dois [...] le jour [...]. »

à-dire au Québec] ou bien rester ici à Kingston [...] ? C'est là, disait-il, une question qui m'a déchiré pendant longtemps (et peut-être me déchire encore). » En 1979, la question semble définitivement réglée. Il répond à un journaliste d'Ottawa : « Vous pouvez écrire que je suis en quelque sorte un écrivain franco-ontarien, [...] Après tout, c'est normal, j'habite Kingston depuis plusieurs années<sup>15</sup> ». Et il pousse les choses un peu plus loin, selon le journaliste : « À Kingston (ville qu'il surnomme Narcotown dans *Le Semestre*), il affirme se sentir chez lui, en dépit de l'environnement anglophone, se rendant compte que "Le Canada existe, malgré tout".<sup>16</sup> » On aurait grand tort de voir là une profession de foi fédéraliste, puisqu'il proclame dans le même souffle qu'il voterait « oui » au prochain référendum, s'il habitait le Québec<sup>17</sup>. S'il a choisi raisonnablement et pour de bon résidence en Ontario, il reste donc malgré tout encore un Québécois (plus que jamais *politically incorrect*).

Dans les premières années de sa retraite, Kingston restera le simple port d'attache d'un auteur mobile, toujours actif et voyageur (à l'étranger). Il se retrouvera « en résidence » à Yale (New Haven, U.S.A., janvier-mai 1981), à Ottawa (septembre-décembre 1981), à l'UQAM (septembre 1984-avril 1985); il retournera une nouvelle fois en Europe : Barcelone, Toulouse, Vienne, Prague (septembre 1983); et il passera fonctionnellement souvent à Montréal où il continue de publier,

---

<sup>15</sup> Murray Maltais, « Gérard Bessette tel quel », dans le journal *Le Droit*, 19 décembre 1979, p. 19.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.* À l'époque, l'illustre Séraphin Marion, Franco-ontarien au-dessus de tout soupçon (s'il en fut un), disait, lui aussi, qu'il voterait « oui » au référendum, s'il était Québécois.



animé d'un seul « souhait : celui de l'écrivain qui désire de nombreux lecteurs québécois » (*Mes romans*, p. 124). Mais cela finira brusquement dans la deuxième moitié de 1985, son état de santé s'étant gravement détérioré. De ce jour et pour toute la suite, pendant encore 20 années, Kingston sera physiquement le refuge ultime de l'homme, cependant que l'écrivain, réduit au silence, glissera moralement hors du lieu et du temps au purgatoire littéraire, y précipitant avec lui, dans sa chute, plus d'un critique ami<sup>18</sup>, qui avait toujours cru dans la pérennité de son étoile. Néanmoins (et par-delà tout l'énorme défaitisme ambiant), je continuerai, moi, de nourrir mon espoir (bien ancré) qu'il arrive, lui Gérard Bessette, à s'en sortir, un jour (que je souhaite prochain).

### Résumé

En s'attardant à la biographie de l'auteur ainsi que sur ses deux romans les plus autobiographiques, *L'Incubation* et *Le Semestre*, cet article souligne l'importance de la question identitaire dans l'œuvre, ainsi que la complexité d'être Canadien français/Québécois alors qu'on vit depuis longtemps en dehors du Québec. Il montre également les raisons pour lesquelles il serait possible de considérer Gérard Bessette auteur comme *homo ontarionensis*.

---

<sup>18</sup> Après une obscure et vaine carrière de 10 années dans le no man's land littéraire canado-local, mon livre, *La Création de Gérard Bessette*, aura été d'office mis au pilon, en 1997 par la maison Québec / Amérique qui l'avait édité mais qui n'avait jamais su le vendre. Dont acte. R.R.

### **Abstract**

Passing in review details from the author's biography as well as passages from his two most autobiographical novels, *L'Incubation* and *Le Semestre*, this article illustrates the importance of the theme of identity in his works, as well as the complexity of being French-Canadian then Québécois while living outside of Québec for such a long period of time. It also underscores the reasons why it is possible to consider Gérard Bessette as a *homo ontarionensis*.